

Dissertation sur les signes tirés de l'inspection de la langue dans les maladies en général : présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 20 août 1813, / par Jean-Daniel Dupuy, de Dieu-le-Fit.

Contributors

Dupuy, Jean-Daniel.
Université de Paris.

Publication/Creation

Paris : De l'imprimerie de Didot jeune, imprimeur de la Faculté de Médecine ..., 1813.

Persistent URL

<https://wellcomecollection.org/works/ejkbuus6>

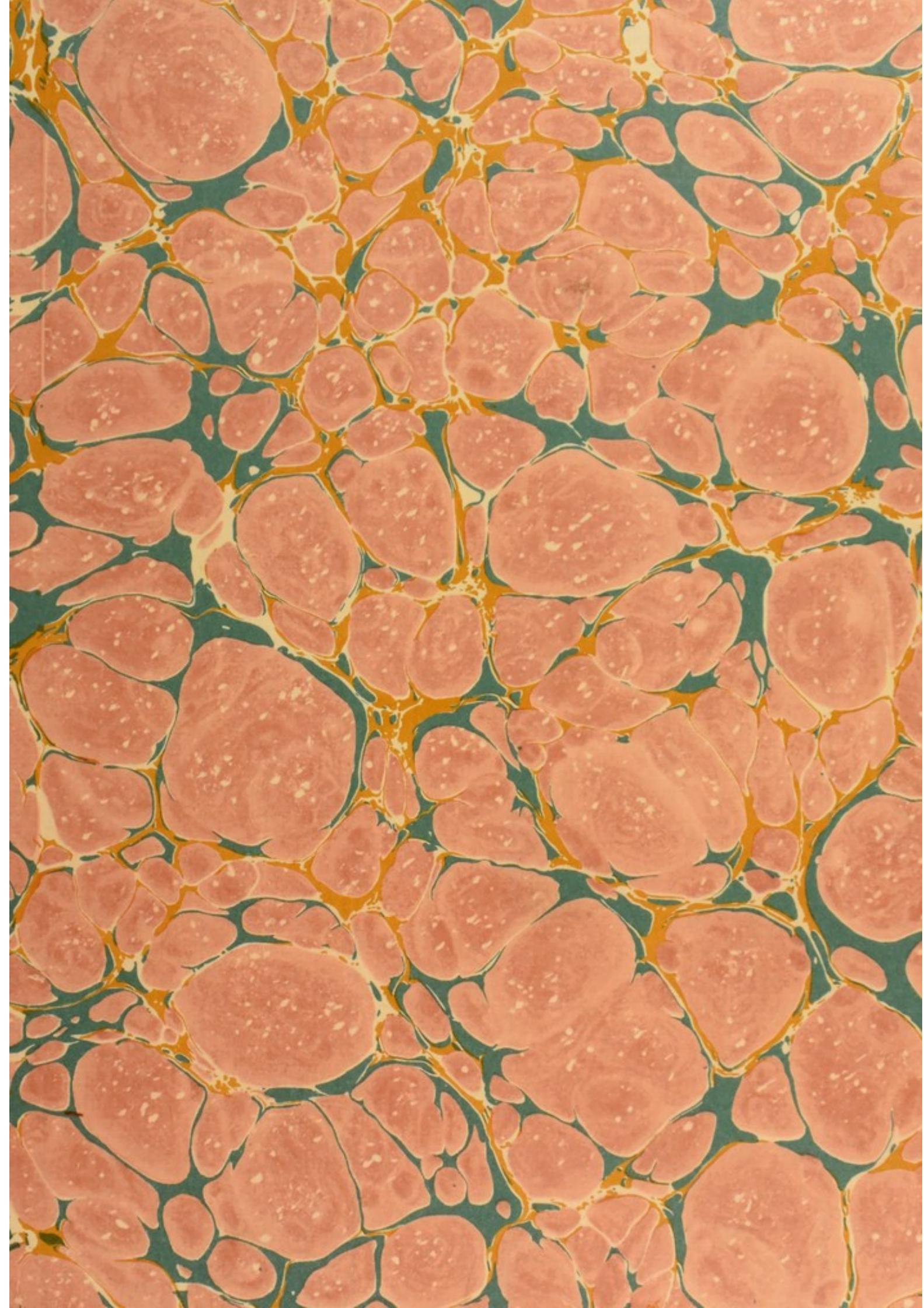
License and attribution

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.

**wellcome
collection**

Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
<https://wellcomecollection.org>



Surr. 59053/B



Digitized by the Internet Archive
in 2016 with funding from
Wellcome Library

<https://archive.org/details/b28743192>

DISSERTATION

N.° 122.

SUR

LES SIGNES

TIRÉS DE L'INSPECTION DE LA LANGUE DANS
LES MALADIES EN GÉNÉRAL ;

*Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris,
le 20 août 1813,*

PAR JEAN-DANIEL DUPUY, de Dieu-le-Fit,

Département de la Drôme.

*Fe è quum lingua alienum quid in sese
habet, tum aut febrem suspicamus, aut
affectum aliquem partium internarum.*

BAILLOU, Epidem. et ephemer., lib. 2.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n. 13.

1813.

348664

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LEROUX, Doyen.
M. BOURDIER, *Président.*
M. BOYER.
M. CHAUSSIER.
M. CORVISART.
M. DEYEUX, *Examineur.*
M. DUBOIS, *Examineur.*
M. HALLÉ, *Examineur.*
M. LALLEMENT, *Examineur.*
M. LEROY, *Examineur.*
M. PELLETAN.
M. PERCY.
M. PINEL.
M. RICHARD.
M. SUE.
M. THILLAYE.
M. PETIT-RADEL.
M. DES GENETTES.
M. DUMÉRIL.
M. DE JUSSIEU.
M. RICHERAND.
M. VAUQUELIN.
M. DESORMEAUX.
M. DUPUYTREN.

Par délibération du 19 frimaire an 7, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs; qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

AUX MANES
DE MON PÈRE,

A LA MEILLEURE
DES MÈRES,

ET

A MES ONCLES,
SAMBUC, DOCTEUR EN MÉDECINE,
NOYER, NÉGOCIANT.

Gage de souvenir, de tendresse et de reconnaissance éternelle.

A

MONSIEUR TOSCAN,

Bibliothécaire au Muséum d'Histoire naturelle de Paris.

Faible témoignage d'attachement, d'estime et d'une reconnaissance sans borne pour toutes les bontés dont il m'a constamment honoré.

J. D. DUPUY.

PARIS, CHEZ LA CITROUILLE

AUX MANS

DE MON PÈRE,

A LA MEILLEURE

DES MÈRES,

ET

A MES ONCLES,

SAMBUC, DOCTEUR EN MÉDECINE,

NOYER, NÉGOCIANT.

Cage de souvenance, de tendresse et de reconnaissance éternelle.

MONSIEUR TOSSAN,

Bibliothécaire au Muséum d'Histoire naturelle de Paris.

Tableau témoignage d'attachement, d'estime et d'une reconnaissance sans bornes pour toutes les bontés dont il a joui constamment honoré.

J. B. DUPUY.

INTRODUCTION.

MON inexpérience ne me permettait peut-être pas de choisir pour sujet de ma dissertation inaugurale les signes tirés de l'inspection de la langue dans les maladies.

On pourra regarder mon entreprise comme d'autant plus téméraire, que cette matière n'a pas encore été traitée *ex professo* par les séméiologistes, qui n'en ont parlé que par occasion et incomplètement.

J'ose donc me flatter que mon essai pourra mériter quelque indulgence de la part des illustres professeurs auxquels il est soumis.

Les signes tirés de la langue ont de tout temps été regardés comme très-importans pour la connaissance des maladies. Il n'est même aucun médecin qui, dans sa pratique, n'ait journellement occasion d'*interroger* cet organe, pour tâcher d'apprécier le caractère de la maladie confiée à ses soins, comme il consulte l'état du pouls pour déterminer le degré de force de son malade.

Néanmoins les signes de la langue ne doivent pas être considérés isolément. « Ce n'est que par l'observation, l'analyse et la combinaison des divers phénomènes morbides, que l'on peut bien connaître la nature, la diffé-

rence des maladies, en prévoir l'issue; l'observation d'un seul phénomène ne peut jamais, ou rarement suffire (1).

..... *Alterius sic*

Altera poscit opem, res et conjurat amicè.

HORAT, Art. poet.

Une maladie ne peut être bien aperçue qu'autant qu'on considère tous les symptômes, tous les signes, et toutes les circonstances qui la caractérisent, et que, par une suite de raisonnemens, d'inductions et de déductions, on s'est assuré de son caractère. Or une pareille considération ne peut être que le partage de celui qui n'a négligé aucune des parties de l'art de guérir qui le concerne.

« Lorsqu'une maladie est compliquée avec une autre, il faut analyser par la pensée les phénomènes morbides, distinguer ceux qui sont propres à chacune d'elles, et surtout faire attention à ceux qui prédominent (2).

On comprendra facilement que ce qui donne un prix particulier aux signes que peut fournir l'état de la langue dans les maladies, c'est la sympathie et le rapport intime qu'elle a, comme organe de sécrétion, avec une infinité d'autres qui exécutent la même fonction.

Les nerfs nombreux que lui fournissent la troisième branche de la cinquième paire (trifacial), l'hyo-glossien et le pharyngo-glossien, établissent cette sympathie par leur rapport avec l'intercostal et le pneumo-gastrique.

Les sympathies les plus ordinaires à la langue sont

(1) Tableau Sémeiotique de M. le professeur *Chaussier*, aph. 5.

(2) *Ibid.*, aph. 6.

celles qui existent entre elle, la peau et les organes pulmonaires; mais la plus remarquable est celle qu'elle a avec le canal alimentaire; elle est même si marquée, qu'on a été porté à croire qu'elle était la seule qui se prononçât d'une manière bien évidente; en sorte que la sécrétion augmentée ou différente de la langue annoncerait sûrement le même état dans l'estomac et les intestins. En général, il est vrai de dire que ce signe annonce la lésion des premières voies; cependant on ne doit pas s'en rapporter à cette assertion, car nous aurons occasion de voir, à l'article des enduits, que ce phénomène peut tenir à d'autres causes.

Ce que nous venons de dire prouve que la langue doit, dans sa manière d'être, présenter des changemens utiles pour la connaissance des maladies. On peut même considérer, jusqu'à un certain point, cet organe comme un répertoire où l'on peut observer des signes concluans, soit pour caractériser les maladies, soit pour connaître leur état actuel, soit enfin pour juger leur terminaison et prescrire le traitement qui leur convient. C'est avec fondement que l'on a dit que la langue était en quelque sorte le miroir de l'économie chez le malade.

Pour mettre plus d'ordre dans l'étude des signes que peut fournir l'état de la langue dans les maladies, excepté celles dont elle est le siège, j'ai cru devoir, afin d'éviter toute confusion, diviser mon travail en trois chapitres.

1.° Je ferai connaître l'état naturel de santé de la langue, pour que l'on puisse mieux apprécier tous les changemens dont elle est susceptible.

2.° Je considérerai ensuite les signes que l'on peut tirer des altérations de ses propriétés physiques.

3.° Enfin ceux que l'on peut tirer des lésions de ses propriétés vitales.

Dans le premier, nous traiterons seulement de l'état naturel de santé de la langue.

Dans le second, nous comprendrons tous les signes que l'on peut tirer de ses divers états, de couleur, de sécheresse, d'humidité, d'enduit et de volume.

Dans le troisième, nous verrons l'augmentation, la diminution, la perversion et la nullité de la sensibilité animale dans laquelle réside le sens du goût, et de plus sa contractilité.

DISSERTATION

SUR

LES SIGNES

TIRÉS DE L'INSPECTION DE LA LANGUE DANS LES
MALADIES EN GÉNÉRAL.

CHAPITRE PREMIER.

De la Langue dans son état naturel de santé.

DANS l'état naturel de santé, la langue offre une grande souplesse et une température modérée; elle a un volume proportionné à la cavité qui la contient, et une couleur rouge vermeille qu'elle doit à la membrane muqueuse qui l'enveloppe de toute part; l'égalité de ses faces est à peine rompue par les papilles nerveuses ou les follicules muqueuses, et enfin par les vaisseaux qui s'y rendent. Elle est aussi suffisamment pénétrée par une humidité muqueuse, qu'elle doit aux sécrétions et aux exhalations qui se font à la surface de cette membrane. Enfin il est facile de juger de l'état de la langue à la simple vue; car son enveloppe est si mince, si transparente, qu'elle permet d'en observer tous les changemens. Les muscles qui la composent, recevant leurs nerfs du cerveau, jouissent par conséquent de la pleine liberté des mouvemens volontaires nécessaires à la parole, à la mastication, à la déglutition; elle a également toute la sensibilité inséparable d'une bonne dégustation.

CHAPITRE II.

Signes que l'on peut tirer de l'altération des propriétés physiques de la Langue.

§. I.^{er} *De la couleur de la Langue.*

La couleur de la langue est très-variable dans son état pathologique ; les signes qu'on en peut tirer sont très-avantageux pour la connaissance des maladies.

La couleur rouge vermeille dont elle est douée dans l'état naturel de santé peut augmenter d'intensité, au point qu'elle paraisse d'un rouge de sang ou d'un rouge ponceau. Ce symptôme est le plus souvent dû à une inflammation chronique de quelques organes des capacités abdominales ou pectorales. On voit que cela arrive quelquefois dans l'ascite : on le remarque assez communément à la fin des maladies aiguës, quand le jugement n'a pas été complet. C'est un très-mauvais signe.

La rougeur excessive de la langue est le signe d'un état inflammatoire général ou local. Ce signe est fâcheux lorsqu'on l'observe dans les fièvres éruptives, dans les inflammations de la gorge, et surtout des poumons. Il paraît cependant, d'après quelques auteurs, même les plus recommandables, que quelquefois la langue se trouve blanche dans la péripneumonie ; et la maladie peut également devenir mortelle sans que la rougeur se soit manifestée. On évitera cette erreur par un examen soigneux des symptômes caractéristiques de l'état inflammatoire des poumons.

Hippocrate regardait la blancheur de la langue comme très-commune dans les péripneumonies : *Lingua qualis est peripneumonicis albicans*, dit-il en rapportant l'histoire du fils de Cydie (1).

(1) *Hipp.*, *Epid.*, lib. 7., s. 5, p. 830.

Stoll a également vu un tailleur qui succomba à une péripneumonie pendant le cours de laquelle la langue avait été humectée et blanchâtre : *Lingua humida, modicè albescens* (1).

Il dit au contraire (2) qu'une rougeur extraordinaire de la face, de la bouche, du gosier, et principalement de la langue, etc., indique, dans la péripneumonie, que les vaisseaux sont gorgés de sang ; et si un tel mal affecte à la fois les deux poumons, une mort prompte et inévitable s'ensuivra, car aucun remède antiphlogistique ne peut alors aider la nature.

D'après les meilleures observations, il paraît que la blancheur survient plus ordinairement dans le principe de la maladie ; la rougeur, au contraire, à une époque plus avancée. Cette remarque se trouve consignée dans *Cælius Aurelianus*, lequel s'exprime ainsi : *Lingua aspera, ac primò subalbida dehinc rubra* (3).

La rougeur de la langue qui se manifeste subitement avec netteté, une grande sécheresse et une soif intense dans le cours d'une maladie, sans apparence de crise, est un signe d'un très-mauvais augure. Dans ce cas, on peut présumer qu'il se déclarera une inflammation interne, ou bien que le délire ne tardera pas à se manifester. C'est dans les fièvres nerveuses accompagnées de quelques éruptions cutanées, dans les dysenteries, etc., qu'on observe ces symptômes.

Quelquefois cependant la couleur vermeille de la langue, au lieu d'être aussi intense, se borne seulement à une légère augmentation de la couleur primitive. Ce phénomène se remarque le plus ordinairement au début des fièvres inflammatoires et éruptives. Il devient plus fâcheux au contraire, si cet état persiste plus long-temps, surtout quand la sécheresse s'y joint. En effet, dans cette circonstance,

(1) *Rat. Med.*, s. 1, p. 220.

(2) *Stoll*, aph. 140, p. 32.

(3) *De Morb. acut. et chron.*, lib. 11, cap. 27. *Symptomata peripneumoniæ*, p. 138.

il est prouvé par l'expérience que la maladie fait des progrès , et que , loin de se terminer promptement , elle aura une longue durée.

« La langue rouge , lisse , sèche et luisante , dénote l'existence des vers dans l'estomac , principalement lorsque le malade se plaint de nausées , de douleurs épigastriques ; que le pouls est serré , fréquent ; et que les paroxysmes de la douleur , du malaise , reviennent régulièrement (1). »

La langue est susceptible d'une diminution plus ou moins marquée de sa couleur naturelle ; elle devient alors plus ou moins pâle et décolorée. Cet état se rencontre quelquefois dans les maladies de langueur , caractérisées par une grande débilité , et qui épuisent insensiblement les forces : par exemple , dans quelques affections muqueuses , dans certaines maladies chroniques ; chez les enfans scrophuleux , atteints du carreau , phthisiques ; et quelquefois aussi dans les hydropisies ascites , lorsque la cause est due à une faiblesse extrême de toute l'économie animale , et principalement du système lymphatique.

On peut cependant remarquer le contraire , comme je l'ai déjà énoncé ; mais alors on observe une excitation et une irritation plus grandes , les forces du malade sont assez considérables. Quoi qu'il en soit , ce signe est toujours fâcheux , et indique une maladie de longue durée , difficile à juger , et même dans certains cas , incurable. Cependant il peut arriver que la pâleur ne soit que passagère , comme cela a lieu dans les accès de la fièvre intermittente au moment du stade du froid , alors ce signe est moins fâcheux.

La langue peut même , dans quelques circonstances , offrir une couleur violette ou rouge sombre. On s'aperçoit même , dans cet état , que les lèvres participent davantage de cette couleur.

Ce phénomène s'offre principalement dans les axphyxies , dans la dyspnée , dans les catarrhes suffocans , dans la toux convulsive ,

(1) M. Clos , Mém. sur la Séméiotique de la langue , extrait par M. Cattet , t. 32 , p. 356 de la Bibliot. Méd.

dans la péripneumonie menacée de carnification , et dans les maladies organiques du cœur , etc. Ce signe fait toujours connaître qu'il y a une gêne plus ou moins considérable dans la circulation , et plus encore dans la respiration , qui ne permet pas une oxygénation complète du sang dans les poumons. Enfin il est constamment fâcheux , parce qu'il indique une affection grave des viscères importants de la cavité thoracique.

Dans les hydropysies , la couleur plombée de la langue est un signe de mort prochaine. *Hydropicis desperatis , si facies plumbea evadat , mors ostia pulsat* (1).

La lividité de la langue est un très-mauvais signe dans tous les cas : elle dénote la dégénérescence gangreneuse , ou la terminaison par le sphacèle , dans les phlegmasies locales , et spécialement dans celles du poumon et de l'estomac (2) ; elle est un signe mortel dans les aphteuses (3).

Cette couleur peut encore survenir dans le scorbut où la faiblesse est excessive ; alors la maladie est presque toujours mortelle.

Je ne terminerai pas ce qui a rapport au pronostic des signes tirés de la couleur de la langue , sans faire remarquer que certains alimens , plusieurs boissons , et quelques médicamens , impriment à la langue différentes modifications de couleur qui pourrait d'abord en imposer au praticien. Ainsi , le chocolat et le quinquina la colorent en brun ; certains vins lui donnent une couleur livide , etc. Lorsqu'on a des soupçons à cet égard , il faut engager le malade à se rincer plusieurs fois la bouche avec de l'eau.

Cela prouve combien il est essentiel que le séméiologiste apporte les plus grands soins à établir ces distinctions.

Nous verrons , à l'article des enduits de la langue , qu'il est encore plus important de porter son attention sur cette variation de

(1) *Baglivi* , Prax. Méd. , lib. 1 , p. 64.

(2) *F. J. Double* , Séméiol. gén. , p. 333.

(3) *Ketelaer* , Dissert. de Aphthis nostratibus , etc. , p. 25 , 39.

couleur , parce que cet organe est plus apte à prendre celle de la substance que le malade vient d'introduire dans sa bouche.

§. II. *De la sécheresse de la Langue.*

Les divers degrés de sécheresse de la langue présentent au praticien des signes qu'il doit étudier avec la plus scrupuleuse attention , parce qu'ils l'aident beaucoup à connaître l'état de la maladie , sa marche et son pronostic.

En général , la langue est sèche dans la période d'irritation de presque toutes les maladies aiguës , mais généralement dans les phlegmasies des principaux viscères , dans les fièvres bilieuses , graves , dans les diarrhées , la dysenterie , enfin dans toutes les évacuations abondantes. *Hermocrate* , qui mourut au vingt-septième jour d'une fièvre maligne , eut à plusieurs reprises la langue sèche , et cet état fut constamment suivi d'urines et de selles copieuses (1).

Cette sécheresse est ordinairement accompagnée d'une soif plus ou moins vive , et la boisson ne fait qu'humecter passagèrement la surface de la langue , qui reprend bientôt sa première sécheresse. Celle-ci , dans les fièvres , est toujours un signe funeste qui indique , comme nous le verrons , le spasme dans les vaisseaux exhalans.

La sécheresse de la langue peut devenir si considérable , qu'elle donne lieu d'observer sur sa surface des aspérités dues à la distension des papilles qui s'élèvent en pointes , ou à des gerçures de la membrane qui revêt cet organe , et d'où il découle du sang ou une sérosité âcre dont l'exsiccation forme des croûtes épaissies qui adhèrent à la langue. Cet organe sillonné ou fendu est regardé comme le plus haut point de sécheresse. On a remarqué que cet état avait ordinairement lieu dans les fièvres ardentes inflammatoires , putrides , adynamiques les plus intenses ; dans les dysenteries

(1) *Hipp.* , *Epid.* , lib. 2 , s. 1 , ægr. 2 , 22.

violentes et compliquées de putridité, suivant les observations de *Wagler* (1), et quelquefois aussi dans la petite-vérole, surtout lorsqu'elle est accompagnée d'adynamie. Ces signes sont très-mauvais, et même le plus souvent mortels. *Hippocrate* (2) paraît confirmer cette assertion lorsqu'il dit : « La langue qui se ride dès
« le commencement, restant dans sa couleur, qui devient âpre à
« mesure que le mal augmente, ensuite livide et se gerce, est un
« signe funeste. Si elle noircit beaucoup, c'est signe qu'il y aura
« crise le quatorzième ; si elle est noire et pâle, c'est pire. »

« La nature de la fièvre ardente se montre d'abord telle, qu'on y
« reconnaît nécessairement un grand feu, ou commence par une
« soif violente, une grosse fièvre ; la langue se gerce, devient âpre
« et sèche ; sa couleur est d'abord naturelle, puis elle noircit : et
« si elle noircit dans le commencement, les crises seront plus
« promptes ; si c'est lentement, elles seront tardives » (3).

La sécheresse de la langue est encore un des signes qui annoncent la période du début de la chaleur dans les fièvres intermittentes.

La langue sèche, raboteuse, et comme brûlée, sans que le malade se plaigne d'altération, est un des caractères des fièvres malignes très-aiguës, et plus généralement le signe du délire et de la mort prochaine.

La langue devenue dense et très-sèche indique la phrénésie (4).

Stoll dit également que dans cette maladie il y a sécheresse générale, mais surtout de la langue (5).

La sécheresse qui vient du défaut de sécrétion ou d'exhalation

(1) *Traité de la Maladie muq.*, par *Ræderer* et *Wagler*, trad. par *H.-Aug. Wrisberg*, p. 38.

(2) *Hipp.*, *Coac.*, liv. 2, ch. 7, de la Langue et des autres parties de la bouche, sect. 1.

(3) *Ibid.*, *OEuv.* trad. en franç., des *Jours crit.*, p. 265.

(4) *Ibid.*, *Pron. et Prorrh.*, trad. par *Lefevre-de-Villebrune*.

(5) *Aph.* 71, p. 13.

prouve évidemment un forte excitation dans le système absorbant , laquelle augmente l'absorption ou supprime la sécrétion. Aussi toutes les fois que la sécheresse survient subitement dans une maladie aiguë , elle nous fait connaître qu'il y a déjà une inflammation interne , ou qu'elle ne tardera pas à se manifester.

Cullen observe que toutes les fois que , dans les fièvres , il existe une grande chaleur , et où la sécrétion des humeurs est ou diminuée ou supprimée , la langue se dessèche , brunit d'abord , et ensuite devient noire. Ce signe indique évidemment le spasme (1).

La sécheresse de la langue n'est pas toujours l'effet de la maladie actuelle , mais souvent celui du mode dont le malade respire.

S'il dort la bouche ouverte , le passage de l'air dans l'acte de la respiration enlève toute l'humidité qui existe à la surface de cet organe ; il présente ensuite à l'observation un état de sécheresse qui pourrait induire le médecin en erreur sur sa véritable cause. Ainsi il est toujours très-essentiel de s'informer des assistans , ou du malade , s'il à l'habitude de respirer en dormant la bouche ouverte , ou s'il y est forcé par quelque cause particulière.

§. III. *De l'humidité de la Langue.*

En général , l'humidité de la langue , soit pendant le cours d'une maladie , soit après une sécheresse plus ou moins grande , est un signe favorable.

Le premier cas met la maladie à l'abri de tout danger , de complication et de gravité. Le second annonce une terminaison heureuse.

Chaque fois que les maladies suivent régulièrement leurs périodes , que les symptômes généraux s'apaisent , que les sécrétions et les exhalations se rétablissent , on voit la langue , soit

(1) *Elém. de Méd. prat.*, trad. de l'angl., par M. *Bosquillon*, p. 94.

sèche , soit rouge , s'humecter légèrement sur ses bords et sur sa pointe. Ce signe favorable indique une terminaison prochaine.

Cette terminaison , souvent due au rétablissement insensible de toutes les sécrétions , et en général de toutes les fonctions de l'économie animale , s'opère quelquefois brusquement. Dans ce cas , tous les couloirs s'ouvrent simultanément , et tandis que la langue s'humecte , et que la peau se couvre d'une sueur douce et universelle , une expectoration abondante s'établit ; les urines deviennent sédimenteuses ; le ventre s'ouvre par des déjections alvines plus ou moins copieuses et liées. Cet appareil de phénomènes est bientôt suivi d'un soulagement et du jugement complet de la maladie. On a donné à cette espèce de terminaison le nom de *crise générale*. Elle ne peut avoir lieu que par une des fonctions mentionnées ci-dessus. Dans cette circonstance , la santé ne se rétablit que par degrés. On la nomme alors *crise de fonctions* ; mais de quelque manière qu'elle ait lieu , on aperçoit toujours dans l'état de la langue des changemens notables qu'il est très-important d'observer.

Cullen , dans le pronostic des fièvres , dit que la diminution ou l'entière suppression de l'humidité de la langue annonce l'existence d'un spasme ou la complication de la maladie.

Selle a remarqué que , dans les fièvres nerveuses et ataxiques , l'humidité de la langue venant à succéder à la sécheresse , surtout aux jours critiques , présageait une résolution prochaine : toutefois les crises sont rares dans ces maladies.

Nous verrons bientôt que lorsque , dans le cours d'une maladie aiguë , les enduits sur la langue se détachent et se dissolvent insensiblement par l'effet de l'humidité qui s'y forme , c'est un signe de la disparition du spasme et de toute excitation. On en conclut aussi qu'outre la sécrétion buccale , toutes les autres en général rentrent dans leur état naturel ; ce qui donne lieu au jugement favorable de la maladie.

Cullen , qui a observé ce phénomène , a dit que , dans les fièvres inflammatoires , il n'est pas de signe plus salutaire et plus certain

de la solution du spasme et de la guérison de la fièvre, que le retour de l'humidité de la langue et la chute des croûtes qui la recouvraient; d'où l'on peut conclure que la sécheresse de cet organe est un signe de spasme.

Dans les fièvres cérébrales ataxiques, dans l'apoplexie et l'arachnoïdite sans amélioration des symptômes, l'humidité ne peut permettre de tirer aucune induction avantageuse.

Dans l'humidité de la langue, le médecin doit s'informer exactement s'il y a long-temps que le malade n'a fait usage de boissons; car il serait facile de prendre pour l'effet de la maladie ce qui serait uniquement celui des liquides introduits dans la bouche.

§. IV. *Enduit qui recouvre la Langue.*

L'enduit qui recouvre la langue dans la plupart des maladies nous aide à connaître, dans une infinité de cas, l'état de l'estomac et des intestins. Cela vient de l'étroite sympathie qui lie les sécrétions de ces divers organes. Cet enduit cependant n'est pas toujours un signe non-équivoque de l'état de l'estomac et des intestins. Pour accréditer cette assertion, il faudrait l'appuyer sur d'autres symptômes. Nous avons déjà observé la possibilité de la sympathie de la langue avec les organes cutanés et pulmonaires, dont les maladies peuvent également offrir des enduits muqueux ou autres, sans faire soupçonner aucun vice dans le canal alimentaire.

La formation de l'enduit suppose nécessairement une sécrétion assez considérable d'un liquide épais, albumineux, qui, par son exsiccation ou par l'effet d'une maladie quelconque, prend différentes couleurs, et cache sous lui celle qui est propre à la langue.

La couleur de cet enduit doit être aussi le sujet de nos observations: elle fournit quelques-uns des signes qui font distinguer les périodes des maladies aiguës, parce que les sécrétions nous montrent, d'une manière plus évidente et plus certaine, les changemens qui s'opèrent dans l'économie animale.

L'enduit blanc ou muqueux peut quelquefois n'être que local ; par exemple , lorsqu'il se manifeste des aphthes dans l'intérieur de la bouche , ou qu'il existe quelques dents cariées.

Il faut aussi remarquer qu'il y a beaucoup de personnes qui , dans le meilleur état de santé , ont la langue chargée d'un enduit blanchâtre ou jaunâtre. Cela vient d'une trop grande abondance de sécrétion , et n'est pas plus étonnant que les selles fluides qui coexistent avec la santé chez plusieurs individus.

L'enduit blanchâtre se remarque particulièrement dans les embarras gastriques , dans les fièvres muqueuses : il est même un des symptômes qui leur sont propres , et qui sont suivis d'un goût de fadeur et de viscosités ; ce qui fait que le malade se plaint d'avoir la bouche pâteuse et d'éprouver des nausées.

La blancheur de la langue se manifeste encore assez communément dans les bonnes terminaisons des maladies aiguës , dans les fièvres catarrhales , dans les maladies chroniques des viscères abdominaux , où il existe une grande atonie du système lymphatique.

La persistance de la couleur blanche annonce une maladie de longue durée.

L'enduit blanchâtre plus ou moins épais que l'on remarque également dans les fièvres muqueuses et dans les fièvres bilieuses , quoique le plus souvent dans ces dernières l'enduit soit jaunâtre , cet enduit , dis-je , se sèche quelquefois , noircit et devient très-tenace : dans ces cas , la maladie prend une intensité alarmante , et se complique d'adynamie ; tous les praticiens en ont vu des exemples (1).

Cet enduit se montre farineux ou semblable , soit à du lait caillé , soit à du lard , dans ces mêmes maladies muqueuses ou prêtes à devenir très-graves. Presque toujours alors il y a des nausées fatigantes , des déjections alvines très-liquides , des vomissemens conti-

(1) Voyez entre autres *Kloekhoff* , Opuscul. Med. , histor. febr. epidem. Calenburgensium , anni 1741 , in-8. , trajecti ad Rhenum , 1747 , p. 86 et 87.

nuels , et la mort en est la suite la plus ordinaire (1). Tant que l'enduit de la langue devient de jour en jour plus épais , plus sec , d'une couleur plus foncée , on doit en conclure que la maladie est dans la période de l'accroissement.

Ce n'est que dans les fièvres aiguës les plus dangereuses que cet enduit prend une couleur rouge , brune , noire ; que la langue devient absolument sèche et rude , et que les dents antérieures se couvrent d'un limon sec et noirâtre. *Stoll* appelle cet état *lintorex circa dentes*.

Lorsque la langue commence à s'humecter sur ses bords et à sa pointe , que l'étendue de sa croûte fuligineuse ou autre diminue par degrés , que toute la bouche s'humecte , que les gencives reprennent leur couleur vermeille , de tels signes sont favorables , et ils indiquent une terminaison très-prochaine (2).

La disparition subite et complète de cet enduit offre rarement un signe favorable , parce que la langue reprend assez promptement la couleur jaune et noire. La maladie est nécessairement longue ; souvent même elle se termine par la mort.

Si la langue , auparavant nette et sèche , se couvre d'un enduit ; si l'on aperçoit l'urine chargée , et une moiteur douce et chaude qui s'échappe de tous les points de la langue , on peut se promettre une solution heureuse et prompte.

Quoique l'enduit blanchâtre puisse exister isolément , l'observation prouve que bien souvent il est mêlé d'une matière jaune , qui le plus ordinairement siège vers la base de la langue , et qui insensiblement s'étend jusqu'à la pointe , à laquelle se joint l'amertume de la bouche. Ce signe indique un commencement de complication de l'état bilieux avec l'état muqueux : cela se remarque dans les fièvres méningo-gastriques ou bilieuses , ou dans les fièvres adéno-

(1) *Sarcone* , in-8 , t. 2. — *J. G. Rædereri et J. Wagleri* , *Tractatus de Morbo mucoso* ; et particulièrement l'observ. II , s. 3 , p. 210.

(2) *Duret* , in *Coac.* , p. 135. — *Leroy* , du *Prognost. dans les malad. aiguës* , sect. 3 , p. 62.

méningées muqueuses. Cependant il faut toujours avoir égard aux symptômes propres à l'une et à l'autre maladie pour porter un pronostic plus certain.

La langue entièrement jaune, couverte de filets jaunâtres comme du lin, le goût amer, la sécheresse des lèvres, sont des signes qui appartiennent à la fièvre bilieuse (1).

Cette couleur jaune et la sécheresse de la langue jointes aux inflammations, principalement à celles des poumons et de la plèvre, sont constamment des signes fâcheux. Il n'est point rare de rencontrer cet état dans les maladies aiguës du foie, etc. Assez souvent l'intensité de la couleur jaune donne la mesure de la gravité de la maladie. La fièvre bilieuse compliquée d'adynamie donne à la langue, d'abord jaunâtre et limoneuse, une teinte entièrement jaune, puis brunâtre depuis la base jusqu'à la pointe. L'intensité de la maladie rend ensuite cette couleur noirâtre. Cette variation de couleur devient aussi le partage des gencives, des dents et des lèvres, qui se recouvrent d'une pellicule colorée de même; et si déjà cette pellicule jaunâtre existait, elle devient brune ou noire, et acquiert une épaisseur propre à former une croûte. Ces signes sont mauvais, parce qu'ils annoncent que l'état adynamique prédomine sur le bilieux: au contraire ils annonceront une terminaison heureuse, si, dans cet état, la langue commence à s'humecter; si sa croûte brunâtre se fendille, se gerce, et se soulève d'abord sur ses côtés, et ensuite depuis la pointe jusqu'à la base; si l'on aperçoit par-dessous une humidité et une couleur vermeille: peu à peu la matière se détache, et la maladie est jugée.

La langue est non-seulement noirâtre, mais encore croûteuse, aride, gercée à sa surface supérieure, rouge et fort enflammée vers les bords latéraux; quelquefois même elle est comme brûlée vers sa pointe, sèche et brûlante dans toute sa substance; elle offre alors

(1) *Stoll*, aph. 348, p. 92 de la Fièvre bil.

l'aspect d'une membrane racornie : on observe, dans ce cas, que l'enduit peut encore devenir noir, épais, poisseux. Les lèvres et les dents sont recouverts d'une couche plus ou moins épaisse de cet enduit. Cet état ne se remarque que dans les maladies qui font de grands ravages : telles sont, la peste, les fièvres d'hôpitaux, de prisons, de vaisseaux ; la dysenterie et la petite-vérole confluente, accompagnées d'adynamie et de putridité. On observe qu'il y a en même temps une prostration de forces, un assoupissement considérable, et pour ainsi dire une décomposition entière des solides et des fluides ; ce que l'on remarque par les pétéchies et gangrènes qui surviennent ordinairement dans ces maladies. Il est facile de reconnaître le danger éminent que court le malade dans une telle situation.

Cette couleur noire que la langue prend fréquemment dans les derniers temps de la phthisie pulmonaire, ainsi qu'on l'a observé, est un signe très-funeste.

L'adhérence de l'enduit aux parties que nous venons de voir mérite quelques considérations de la part du praticien, parce qu'elle l'aide à connaître quelquefois la gravité et la marche de la maladie : par exemple, on observe que, dans la période d'irritation, l'enduit adhère considérablement ; il forme pour ainsi dire une espèce d'incrustation qui semble faire corps avec les parties mêmes, et c'est vainement qu'on veut chercher à l'enlever ; le vinaigre, qui est le meilleur dissolvant, échoue même le plus souvent, lorsqu'on l'emploie à cet effet. Ce signe, toujours fâcheux, annonce que le terme de la maladie est très-éloigné ; au contraire, on a l'espoir d'une terminaison heureuse, lorsque l'enduit, en se détachant, laisse voir une humidité et une légère rougeur, et que les fonctions rentrent simultanément dans leur état primitif.

La langue offre quelquefois dans toute sa surface des enduits de couleur différente, qui forment des bandes circonscrites très-remarquables. Elles nous fournissent surtout des signes propres à

nous éclairer sur l'état de la maladie, et spécialement les changemens dans les sécrétions.

Les fièvres catarrhales compliquées d'adynamie nous donnent souvent occasion d'observer que le centre de la langue est jaune, brunâtre ou noirâtre, en forme de bandelettes dans toute l'étendue de la ligne médiane, et que les deux côtés sont bornés par deux bandelettes muqueuses ou blanchâtres. Cet état de la langue s'est souvent présenté à l'observation dans l'épidémie de la fièvre catarrhale qui a régné à Paris pendant l'hiver de l'an 11. Ce signe était considéré comme fâcheux, parce qu'il dénotait l'intensité de l'inflammation et de l'adynamie.

§. V. *Du volume de la Langue.*

Dans son état naturel, la langue, avons-nous dit, a un volume proportionné à la cavité qui la contient. Quoique ce volume ne soit pas sujet à beaucoup de variations, il est soumis cependant à quelques changemens qui peuvent servir de signes dans les maladies.

Cet organe prend quelquefois un développement tel, qu'il est à peine contenu dans la bouche, d'où même il sort continuellement. Cette tuméfaction de langue, qui constitue une maladie, devient symptôme et signe dans certains cas pathologiques. Cette augmentation de volume est toujours d'un mauvais signe dans les maladies aiguës, à moins que, jointe à des signes critiques, elle ne se termine par la suppuration. *Stoll* dit (1) : « Lorsque dans l'angine inflammatoire il y a inflammation de la langue et saillie hors de la bouche, ce signe est très-fâcheux, par la crainte de la suffocation. »

J. L. Petit et *de La Malle* rapportent (2), sur le gonflement con-

(1) *Aph.* 103, p. 22.

(1) *Mém.* inséré dans le quatorzième volume de l'Acad. royale de Chir.

sidérable de la langue , des observations très-importantes. Leur analogie avec le sujet que je traite et la célébrité de ces deux praticiens me font un devoir d'insérer dans ma dissertation celles qui sont le plus intéressantes.

I.^{re} OBS. « *Slegel*, célèbre médecin allemand, étant à Paris, eut occasion d'y voir un bourgeois à qui l'administration des frictions mercurielles avait procuré la salivation. La langue devint si démesurément gonflée , que la bouche ne pouvait la contenir : elle grossissait à vu d'œil. *Pimperpenelle*, chirurgien de robe longue, fut mandé, et ayant appris que tout ce qu'on avait fait pour remédier à cet accident avait été inutile, dans la crainte de la gangrène, il coupa la moitié de la langue. La plaie étant guérie, le malade parla aussi distinctement et nettement qu'auparavant ; ce qui fut un sujet d'admiration pour *Slegel*. Cette observation a été recueillie par *Georges-Jérôme Velschius*, et comprise dans les douze centuries d'observations et histoires chirurgiques, tirées des plus célèbres praticiens, et traduites en français en 1670. »

II.^e OBS. « Le parti qu'a pris *Pimperpenelle*, dit *Jean-Louis Petit*, de retrancher la portion excédante de la langue tuméfiée, est bien violent. Quand j'ai commencé l'exercice de la chirurgie, il y a trente-six ans, à l'hôpital militaire de Metz, il était reçu dans la pratique vulgaire d'exciter le flux de bouche pour la guérison de la maladie vénérienne par les frictions mercurielles, auxquelles on joignait même, pour parvenir à cette fin, l'usage intérieur de la panacée. J'ai vu nombre de fois des accidens urgens par le gonflement excessif de la langue, qui faisait, en très-peu de temps, des progrès sensibles ; mais une ou deux saignées, quelques lavemens purgatifs, le changement de linge, le transport du malade dans une autre atmosphère, calmait très-prompement la violence menaçante de l'accident. Jamais il n'a été funeste. »

« III.^e OBS. *Trincavellius* parle du gonflement considérable de la langue à deux femmes, dont l'une, jeune, avait été frottée inconsidérément de pommade mercurielle jusque sur la tête ; et l'autre, âgée d'environ cinquante ans, souffrait les ravages de la petite-vérole sur la langue. La tuméfaction extrême de cet organe se termina, dans les deux cas, par résolution et par la chute de la membrane externe. On a eu recours, en pareil cas, à la saignée des veines ranines, et à l'application des sangsues. »

IV.^e OBS. « *Galien* rapporte qu'un homme de soixante ans avait la langue tuméfiée au point que la bouche ne pouvait la contenir. Il proposa de le purger sur-le-champ avec des pilules composées d'aloës, de scammonée et de coloquinte, et d'employer sur la partie des remèdes rafraîchissans. Ce conseil n'eut pas l'approbation de l'un des médecins qui voyaient le malade : malgré cela le purgatif fut donné le soir, et il opéra très-bien pendant la nuit. Le succès de ce remède ramena la confiance du médecin opposant, qui, le lendemain, désigna lui-même le médicament dont il crut convenable de faire des lotions sur la langue ; il prescrivit, à cet effet, le suc de laitue, et la guérison la plus parfaite a été le fruit de cette conduite. »

La tuméfaction spontanée de la langue est une maladie dont on trouve assez d'exemples dans les observateurs. *Valescus* invoque à ce sujet le témoignage d'*Avicenne*, et dit avoir vu la langue prodigieusement gonflée par l'abord des humeurs qui imbibaient sa substance (1). *Ego aliquandò vidi ita magnificatam linguam, propter humores ad ejus substantiam venientes, et ipsam imbibentes, quod quasi latum os replebat, et aliquandò os exhibat sicut dicit Avicenn.* *Alexandre Benedictus* parle d'un pareil excès de volume par la plénitude du sang dans les vaisseaux de la langue, ou par un engorgement phlegmoneux. *Ex sanguinis plenitudine, interdum*

(1) *Valescus*, lib. 2, cap. 66.

ex phlegmasiis abundantia, ita excrescit lingua, ut prodigii more inguis ex ore excidat (1).

« Il survint à un soldat malade d'une fièvre continue, à l'hôpital militaire de Metz, en 1740, un gonflement spontané de la langue qu'on pouvait regarder comme critique. M. *Casteras*, premier médecin de cet hôpital, me chargea de faire de légères scarifications sur les parties latérales de la langue; elles ne procurèrent aucun effet, et le malade mourut en deux jours de temps de ce gonflement. Il est très-probable qu'on lui eût sauvé la vie par deux scarifications longitudinales, et un peu profondes sur le dessus de la langue, telles qu'elles ont été pratiquées par MM. *de La Malle*, ainsi qu'on le verra plus bas : elles n'ont pas le désavantage de la mutilation que *Pimpernelle* s'est permise, et dont on trouve un exemple dans *Bartholin*, d'après *Jean de Walens*. »

« Une jeune fille de Leyde, à qui la langue était devenue, dit-on, aussi grosse que le poing, recouvra la santé au moyen d'une séparation par laquelle il semble qu'on ait retranché par couches les parties superflues, jusqu'à ce qu'on fût parvenu à ne laisser à la langue que son volume naturel (2) ».

Observation de M. DE LA MALLE père.

« Le nommé Denis Troisvalets, vigneron à Champs-sur-Marne, près Chelles, convalescent d'une fièvre maligne, fut attaqué tout à coup, la nuit du 8 au 9 mars 1725, d'une douleur à la langue, suivie d'une tuméfaction aussi considérable que prompte. En moins de cinq heures cette partie devint trois fois plus grosse que dans son état naturel; et dans cet intervalle, mon père, qui fut appelé au secours de cet homme, l'avait saigné successivement du bras, de la veine jugulaire et du pied, sans succès. Le malade ressentait une douleur aiguë; la chaleur de la peau était brûlante, le

(1) *Alex. Benedict.*, lib. 5, cap. 2, de Apend. morb.

(2) *Thomas Bartholin*, *Histor.*, cent. 2, hist. 22.

visage était gonflé et livide, le pouls dur et concentré, la vue égarée; le malade pouvait à peine respirer, la langue remplissait toute la cavité de la bouche, et faisait saillie hors des lèvres. Mon père, dans ce cas très-urgent, ne trouva d'autre expédient que de mettre un coin entre les dents pour tenir la bouche un peu plus ouverte qu'elle ne l'était par le gonflement excessif de la langue; et de faire avec un bistouri, sur la longueur de cette partie, depuis la base jusqu'à la pointe, trois incisions parallèles, l'une au milieu, et les deux autres à égale distance du milieu et de chaque bord: elles pénétraient dans les deux tiers de l'épaisseur contre nature. Ces taillades eurent tout l'effet qu'on pouvait en attendre; il en sortit une grande quantité de sang, et la langue fut dégonflée au point que le malade pût parler une heure après. Les incisions ne parurent le lendemain que des scarifications superficielles, lorsque la langue eut repris son premier état; elles furent guéries en peu de jours, pendant lesquels le malade fit usage de temps en temps, en forme de gargarisme, d'infusion de sommités de menthe et de fleur de sureau, animée d'un peu d'eau vulnéraire. Il ne fallait rien moins qu'un secours aussi prompt dans son effet pour sauver la vie au malade dans la circonstance critique où il se trouvait, par les progrès rapides du gonflement de sa langue. »

Observation de M. DE LA MALLE fils.

« Un cavalier du régiment du mestre-de-camp-général fut traité à l'hôpital de Weissembourg, au mois de février 1735, d'une fièvre maligne pour laquelle le médecin l'avait fait saigner onze fois, tant du bras que du pied. Le dix-huitième jour, lorsqu'on le réputait en convalescence, cet homme s'aperçut d'un engourdissement à la langue, lequel fut bientôt suivi de tuméfaction douloureuse. Le chirurgien de garde fit une saignée à ce malade, que je visitai deux heures après. Je lui trouvai la langue dure et gonflée; je prescrivis une seconde saignée, qui ne produisit aucun

effet. L'épuisement du malade ne permettant pas de porter plus loin ce secours, j'imaginai que le gonflement pouvait être critique, et qu'il serait plus expédient de procurer une issue aux humeurs qui causaient l'engorgement, par la scarification de la partie même : en conséquence, vu l'urgence du cas, je fis deux longues et profondes incisions sur la langue, suivant sa longueur, à distance égale de ses bords et de la ligne médiane ; il en sortit un sang médiocrement rouge, tel que l'état du malade le comportait : les accidens cessèrent très - promptement ; la langue était revenue absolument à son état naturel le troisième jour, et le cinquième il fut parfaitement guéri des deux plaies, et entièrement quitte de la maladie pour laquelle on les avait faites.

La structure bien connue de la langue montre que deux incisions suffisent lorsque le corps de cet organe est gonflé dans toutes ses dimensions. Il y a des cas où la tuméfaction n'a lieu que d'un côté. »

Le gonflement de la langue peut être causé par l'impression de substances vénéneuses sur cette partie, comme le prouvent les observations suivantes, rapportées par M. *Dupont*, membre de la même académie.

« Un jeune paysan, âgé de seize ans, habitant d'un hameau près Montié, bourg de la province du Perche, occupé à garder les bestiaux, fit gageure avec un de ses camarades qu'il mâcherait un crapaud vivant, en commençant par la tête ; il en prit un en effet ; et après lui avoir donné quelques coups de dents, il ressentit une chaleur fort vive dans tout le palais, et le rejeta. Le compagnon, voyant que le crapaud n'avait pas été broyé suivant la convention, s'empara de l'enjeu : le premier, pour ne point perdre le prix de la gageure, recommence la mastication du crapaud, et le tritura assez pour gagner. Mais, deux heures après, il eut à se repentir de son extravagance. Le palais, la langue, l'intérieur des joues et les lèvres se gonflèrent considérablement. Au bout de quatre heures,

il perdit connaissance ; il fut attaqué de hoquets , de nausées et de sueurs qui n'étaient point froides , comme celles dont furent attaqués les deux marchands dont parle *Ambroise Paré* , en son 21.^e livre des *venins* , chap. 31 , de la morsure du crapaud. Ces deux hommes étant à un dîner près de Toulouse , cueillirent des feuilles de sauge dans le jardin de l'hôtellerie , et ils les mirent dans leur vin , sans avoir eu la précaution de les laver. Ils n'avaient pas achevé de dîner , qu'ils perdirent la vue , ayant eu préalablement des vertiges ; ils tombèrent en spasme et défaillance , les lèvres et la langue devinrent noires ; ils balbutiaient , avaient le regard hideux et de travers , des sueurs froides avec grands vomissemens ; enfin ils devinrent fort enflés , et moururent peu de temps après. On trouva , par les recherches convenables , que la sauge qu'ils avaient cueillie était infectée de bave de crapaud.

« Le jeune homme qui est le sujet de l'observation de *M. Dupont* ne fut visité que le lendemain , environ vingt-quatre heures après l'accident. Tous les symptômes énoncés subsistaient ; le visage était bleuâtre , la salive sortait involontairement de la bouche , mais en petite quantité ; la déglutition ne pouvait se faire ; les veines jugulaires externes étaient gonflées , la langue , très-brune , sortait de la bouche de plus de deux doigts et demi , et elle en avait au moins trois d'épaisseur : la respiration était si laborieuse par le gonflement des parties qui avoisinent le larynx , que *Dupont* pensait déjà à faire l'opération de la bronchotomie , si les moyens qu'il avait à tenter ne produisaient pas un effet prompt et salutaire.

« La première indication était de procurer la diminution du volume excessif de la langue , et de prévenir la gangrène dont cette partie était menacée. En conséquence , *M. Dupont* fit deux profondes incisions longitudinales , qui soulagèrent si promptement le malade , qu'au bout de six heures il put prendre une eau émétisée , qui fit rendre beaucoup de matières. Enfin , au bout de quinze jours , le malade fut parfaitement guéri. »

Nous voyons , d'après le rapport de ces observations , que le gon-

nement de la langue peut se manifester dans le cours d'une fièvre maligne et putride , dans la petite-vérole et dans les angines gutturales très-intenses ; il se déclare aussi à la suite d'un usage immodéré des frictions mercurielles ; enfin par un poison , ou quelques substances vénéneuses introduites dans la bouche ou dans l'estomac , etc. Dans tous les cas, quelle qu'en soit la cause, ce signe est toujours fâcheux , et même quelquefois mortel.

C H A P I T R E I I I.

Signes que l'on peut tirer des lésions des propriétés vitales de la Langue.

§. I.^{er} *Des altérations du Goût.*

D'après la sensibilité dont elle est douée, la langue est non-seulement susceptible d'éprouver les sensations générales, mais encore de faire connaître les saveurs. Cette faculté particulière constitue le sens du goût : quoique la langue ne soit pas exclusivement le siège de ce sens, elle en est cependant le principal organe.

Il paraît, d'après l'opinion du plus grand nombre des physiologistes, et comme semblent le prouver les expériences galvaniques faites par M. le professeur *Richerand* (1), que c'est spécialement la branche linguale du nerf trijumeau ou trifacial qui est chargée d'éprouver les sensations des saveurs.

L'augmentation, la diminution, la perversion et la nullité dont ce sens est susceptible peuvent nous fournir des signes de la plus haute importance.

1.^o L'augmentation du goût se remarque quelquefois à la suite des inflammations de la membrane muqueuse qui recouvre la sur-

(1) *Physiol. élém. des Sensat.*, p. 65 et 66, t. 2.

face de la langue , lorsque les papilles ont pris un développement plus considérable , et ont été mises à découvert par une cause quelconque. Cela pourrait tenir encore à une augmentation dans les propriétés vitales des nerfs.

Les impressions que font les saveurs sont beaucoup plus vives que dans l'état de santé , au point même qu'elles sont douloureuses. Dans cette circonstance , les malades ne peuvent supporter le moindre atome de sel dans leurs alimens ni dans leurs boissons.

Lorsque ce symptôme n'est que local et sans autres accidens , ce signe n'ajoute rien à la gravité de la maladie ; au contraire , on a observé qu'il était plus fâcheux quand il survenait dans le cours d'une maladie très-aiguë , comme on le remarque quelquefois dans les fièvres ataxiques , dans les affections cérébrales , et à la suite d'une sensibilité générale très-vive.

2.° Le sens du goût peut éprouver une diminution plus ou moins grande de son état ordinaire. L'impression que font alors les substances mises en contact avec la langue sont à peine sensibles.

Nous verrons que trois causes peuvent diminuer cette sensibilité : 1.° la sécheresse ou l'aridité de cet organe , 2.° l'enduit épais dont il peut être recouvert , 3.° enfin la diminution de la sensibilité générale.

Quelle que soit l'une ou l'autre de ces causes qui diminuent le sens du goût , on ne peut en déduire qu'un mauvais signe. J'ai eu occasion de faire connaître que la sécheresse dénotait le spasme et le défaut de sécrétion ; que l'enduit au contraire supposait cette sécrétion viciée , et plus considérable que dans l'état ordinaire. Il en résulte , 1.° que les substances ne peuvent pas être dissoutes , ou que , par cet état de sécheresse , les nerfs de la langue ont perdu leurs propriétés vitales ; 2.° que l'épaisseur de l'enduit empêche ces mêmes substances d'être mises en contact immédiat avec les papilles nerveuses.

La diminution de la sensibilité générale se remarque ordinairement dans le scorbut , dans les fièvres adynamiques et putrides ,

enfin dans toutes les maladies caractérisées par une faiblesse de tous les systèmes, et particulièrement du nerveux. Les malades qui sont dans un pareil état ne trouvent de goût à rien, pas même aux médicamens les plus mauvais ; c'est pourquoi ils demandent avec empressement les boissons les plus acides et les substances les plus fortes. Ce signe est toujours d'un très-mauvais augure ; il fait connaître le danger de la maladie.

Dans tous les cas, pour porter un jugement plus sûr, il est important d'avoir égard aux signes concomitans de la maladie, car il y a peu d'affections où il n'existe également diminution plus ou moins grande du goût. Il faut remarquer aussi que chez certains vieillards, où la sensibilité va toujours en décroissant, il arrive souvent que celle du goût éprouve seule, ou avec celle des autres organes, une diminution bien marquée. C'est ainsi qu'il en est qui se nourrissent machinalement, sans trouver de goût à aucune substance, à moins que leurs assaisonnemens ne soient extrêmement forts et abondans. Chez ces individus, il arrive aussi qu'ils avalent comme de l'eau de fortes doses d'alcool, qui suffiraient pour enflammer la bouche d'un adulte dans l'état naturel. Il n'est pas besoin de dire que je fais abstraction des effets de l'habitude ; car il est très-essentiel, lorsqu'on observe ce phénomène, de s'assurer si l'insensibilité de l'organe du goût n'est point l'effet de l'abus des alimens salés et épicés, ainsi que de l'usage immodéré des boissons alcooliques, qui finissent par émousser entièrement le goût.

3.^o Le goût peut être perverti ; alors le malade rapporte à toutes les substances qu'il prend une saveur différente de celle dont elles sont effectivement douées.

Cette perversion en général peut dépendre, soit d'une lésion organique des nerfs gustatifs, soit d'une sécrétion viciée de l'organe hépatique, de la membrane buccale, ou de celle des premières voies. C'est ainsi, par exemple, qu'on observe le goût amer dans les fièvres bilieuses, dans les embarras gastriques, et dans toutes les affections où il existe un enduit jaune de la langue. Dans ce

cas, on peut conclure qu'il y a surabondance de bile dans le canal alimentaire, avec addition d'un principe amer plus considérable qu'il ne l'était primitivement. D'après cela, on serait tenté de donner l'émétique ou un purgatif.

L'observation met journellement en évidence les erreurs que commettent les praticiens qui n'ont égard qu'à cette amertume de la bouche, pour donner l'un ou l'autre de ces remèdes.

Le médecin prudent rassemble tous les symptômes, tous les signes propres à caractériser cette affection avant de prescrire ces médicaments.

L'expérience prouve qu'il n'y a pas toujours d'embarras bilieux, car on peut observer le goût amer dans quelques maladies aiguës, mais seulement comme suite de la congestion considérable de la langue et des changemens qui ont alors lieu dans la sécrétion buccale. Il suit fréquemment les vives affections de l'ame, tels que les violens emportemens de colère..... Il accompagne toujours les affections aiguës ou chroniques du foie.

Il faut remarquer que quelquefois ce goût amer vient de ce que le malade respire la bouche ouverte. Il est par conséquent nécessaire de s'informer s'il n'est pas dû à cette cause.

On observe presque toujours dans les fièvres muqueuses, une bouche pâteuse, un goût de fadeur que les malades rapportent aux alimens qu'ils prennent. Ce signe indique très-souvent une augmentation de fluide muqueux, et le plus ordinairement une surcharge dans le canal alimentaire.

Le goût acide est fort commun; on l'a mal à propos considéré comme la preuve de l'existence d'acides dans les premières voies. On ne peut le plus ordinairement en conclure que la sécrétion dérangée de la langue, et la dégénération acide des humeurs sécrétées. Aussi se présente-t-il fréquemment dans la plupart des fièvres nerveuses aiguës la goutte asthénique et les accès hystériques. Comme l'estomac se montre libre d'acidités, on ne peut l'expliquer alors

que par les dérangemens dans la sécrétion et les sucs sécrétés de la langue (1).

Cependant, s'il y a eu des causes suffisantes de dégénérescence acide du suc gastrique et de la bile, on peut attribuer ce goût acide à la sympathie qui existe entre l'estomac et la langue.

Ausi on observe que les personnes qui ont le *soda*, par un usage immodéré des acides, éprouvent cette sensation d'aigreur à la bouche.

Le goût putride est un signe de la forte décomposition des liquides qui sont sécrétés à la surface de la langue, ou d'une affection particulière du nerf du goût.

Le premier cas se montre dans le scorbut, et dans cette espèce de *typhus* ou *fièvre nerveuse* qu'on a regardée comme une fièvre putride; le second, dans toutes les violentes affections nerveuses, tant aiguës que chroniques. Les hystériques se plaignent souvent dans leurs accès d'une saveur insupportable, sans qu'on puisse alors admettre la moindre dégénérescence des fluides sécrétés par la langue. Dans les fièvres nerveuses aiguës, cette sensation pervertie va quelquefois si loin, qu'elle produit le délire et d'autres accidens.

Le goût cuivreux a souvent lieu dans les fièvres intermittentes; s'il reste dans l'apyrexie, il annonce alors un nouveau paroxysme, et peut par-là nous prémunir contre une fièvre insidieuse. Il est impossible de se rendre raison de cette sensation autrement que par l'action viciée des nerfs.

On a remarqué que lorsque le goût, dans une maladie, reprenait son état naturel, c'était le signe d'une terminaison prochaine et favorable.

4.° Le goût peut, dans quelques cas, éprouver une abolition complète. Quoique cet état soit rare, on l'a cependant observé quelquefois à la suite des attaques d'apoplexie où il y a eu paralysie

(1) *Hernandez*, l. c.

des nerfs, qui éprouvent les sensations des saveurs. On a vu ce cas se rencontrer également dans les maladies putrides adynamiques les plus graves, lorsqu'il y avait débilité extrême du système nerveux, etc.

§. II. *Signes tirés des mouvemens de la Langue.*

Lorsque les mouvemens dont la langue est susceptible sont troublés, il en résulte plusieurs signes très-essentiels à connaître pour le praticien.

Ils dépendent des nerfs pharyngo-glossien et hyo-glossien, dont la connexion avec d'autres nerfs importans peut nous faire légitimement conclure que, lorsque sans cause locale, les mouvemens de la langue sont dérangés, il faut aussi qu'il y ait désordre dans le système nerveux.

Quand ils sont augmentés, on voit la langue s'agiter dans tous les sens; on peut même donner à ce phénomène, lorsqu'il est violent, le nom de *mouvemens convulsifs de cet organe*. Ce signe, quand il se fait remarquer dans les maladies, indique une très-grande excitation du cerveau; par exemple, dans les fièvres ataxiques cérébrales, et la plupart des maladies nerveuses, le délire, et souvent la mort, ne tardent pas à survenir.

Ce mouvement fréquent peut n'être quelquefois déterminé que par une irritation locale; on peut le regarder alors comme une espèce de tic ou mouvement convulsif, en vertu duquel la langue est portée alternativement, tantôt en avant, tantôt en arrière, au point que, si le malade veut la sortir et la laisser un instant hors de la bouche, il est obligé, une fois que cet organe a passé les arcades dentaires, de serrer aussitôt les mâchoires pour empêcher qu'il ne rentre. Ce signe ne dénote aucun danger.

Quelquefois les muscles de la langue éprouvent une telle contraction et un tel resserrement dans leur tissu, que cet organe semble disparaître en entier. Cet état se rencontre dans les maladies

les plus dangereuses où il y a un spasme considérable. Ce signe est presque toujours mortel.

Les mouvemens de la langue sont fréquemment diminués, et souvent à un tel point, que le malade éprouve la plus grande difficulté à la forcer seulement à dépasser les mâchoires.

Ce cas se rencontre dans les fièvres adynamiques, putrides et ataxiques, enfin dans toutes les maladies graves. Ce signe est presque toujours funeste ; il annonce que les muscles et les nerfs ont beaucoup perdu de leur énergie vitale. En effet, on ne voit plus alors que quelques faibles mouvemens de la langue.

En général, l'irrégularité des mouvemens de cet organe suppose, dans tous les cas, une prostration considérable des forces ; et si cette prostration se trouve confirmée par une réunion suffisante de signes, il faut craindre une issue funeste.

« Le mouvement continuel de la langue, ses tremblemens insolites, devenus surtout sensibles quand les malades font des efforts pour la montrer au médecin, sont autant de signes fâcheux. *Signa malignitatis in acutis sunt tremores insoliti linguæ.* (1)

Les tremblemens de la langue ont toujours fait connaître une maladie très-grave, parce que le cerveau se trouve affecté profondément.

Hippocrate dit : « Les langues tremblantes indiquent que l'esprit n'est pas bien présent ». (2)

« Si, ayant montré la langue au médecin, le malade oublie de la retirer, ce signe dénote que la tête est prise ». (3)

« Suivant *Cullen*, le tremblement de la langue, quand on demande à la voir, est un signe d'une grande faiblesse portée sur l'abdomen ». (4)

(1) *Boerhaave*, Inst. med., cap. de Signis morbor., s. 919.

(2) Pronost. et Prorrhet., l. c., p. 101.

(3) *Hipp.*, t. 2, et *Le Roy*, Traité du Prognostic dans les mal. aiguës, p. 29.

(4) *Elém. de Méd.*, l. c., p. 99.

« Le tremblement de la langue accompagne et précède assez ordinairement l'apoplexie ; il accompagne toujours tout effort prolongé d'un organe musculaire : c'est ce qu'on remarque à chaque effort considérable. De là le tremblement de la langue par chaque vomissement et par chaque accumulation du sang vers la tête ». (1)

La paralysie des muscles de la langue , avec perte du goût , à la suite d'une apoplexie ou d'une paralysie générale , n'entraîne d'autre danger que celui de la maladie primitive ; mais la paralysie de cet organe , purement symptomatique , et survenant dans le cours d'une fièvre maligne , est un signe très-dangereux ; il annonce presque toujours une maladie mortelle.

(1) *Hernandez*, p. 78.

MAGNI HIPPOCRATIS COI EXCERPTA

I.

Lingua circa initia quidem horrida, in eodem verò colore perseverans, procedente verò tempore ubi, exasperatur; livescit, finditur, mortem denunciat. Quòd si admodum nigrescat, decimo quarto die indicationem promisit. Periculi autem maximè plena est nigra et ex virore palescens. *Coac. præn.*

II.

Lingua humorum præstantiam colore refert, ideòque per hanc ad humorum dignotionem pervenimus. *Sect. V, aph. 15.*

III.

Lingua nigra atque cruenta, si quid horum signorum abest, non valdè malum morbum; enim declarat. *Sect. VIII, aph. 9.*

